

Philippe Breton

Pour une théorie psychique de l'opinion

Pourquoi pense-t-on ce que l'on pense ?

Collection « Hypothèses »

The logo for Érès editions, featuring a stylized lowercase 'é' with a vertical line through it, followed by 'rès' and the word 'éditions' in a smaller font below the 'é'.

Arcanes

Introduction

Avec la psychanalyse, et du fait de la découverte majeure de l'inconscient puis du rôle essentiel des pulsions et du surmoi, Freud a affronté une question difficile que l'on peut résumer ainsi : *qu'est-ce qui détermine les conduites humaines, au-delà des apparences ?* Je voudrais, comme psychanalyste, prendre cette question sur son versant peut-être le plus délicat : celui des idées, des convictions, des opinions qui sont les nôtres, que nous pensons être les nôtres : *quelles sont les racines psychiques de nos opinions, de nos valeurs ?*

L'opinion, c'est le monde de ce qui se débat, car, loin de toute certitude, elle est toujours discutable ; ce qui n'est pas le cas de la science, qui, elle, a le privilège de prouver, ou de l'information, dont on peut vérifier la juste référence au réel, ni de l'Art, occasion d'un ressenti profond. À y regarder de près, le monde de l'opinion, du discutable, nous occupe bien plus largement que le monde du certain.

Quels rapports peut-on établir entre nos opinions et ces grandes données du psychisme que sont les pulsions, cette « grande trouvaille de la psychanalyse », comme le dit Jean-Richard Freymann, ou ces instances complexes que sont le surmoi et l'idéal du moi ? L'opinion est tiraillée entre les poussées pulsionnelles et les idéaux qui se transmettent à travers les générations.

Y a-t-il une articulation, un *passage*, qui relie le monde du psychisme, tel que Freud l'a décrit, et le monde de nos idées ? L'histoire de notre développement psychique, depuis notre petite enfance, dans ce que nos parents y ont déposé, jusqu'à notre personnalité d'adulte toujours en évolution, peut-elle expliquer nos idées, nos opinions, nos jugements, dans les domaines les plus divers que nous rencontrons au cours de notre vie ?

Nos idées sont-elles déterminées, et jusqu'où, par notre psychisme ? Nos opinions sont-elles l'*apparence* de quelque chose en nous de plus profond ? Pensons-nous par nous-mêmes, là où la liberté de se former une opinion pourrait dessiner, grâce à la psychanalyse peut-être, un chemin de sortie pour le sujet ?

Ce sont ces questions que je souhaiterais aborder dans ce livre, en forme de reprise d'une thématique connue, mais renouvelée par la psychanalyse. Sans prétendre apporter une réponse définitive, une théorie complète et achevée, mais en débroussaillant pas à pas la problématique, en explorant un passage entre deux mondes.

Je le ferai *avec* Freud, en retravaillant Freud dans cette perspective, mais aussi *à partir* de Freud, pour tenter, avec les ressources d'autres disciplines, comme l'anthropologie et la rhétorique classique, de réfléchir, *en extension*, par rapport à la psychanalyse. Je le ferai aussi en restant très prudent sur une interrogation pourtant centrale : le psychisme explique-t-il tout, sans reste ?

L'approche de Freud

Comment Freud, pour qui cette question semble bien en être une, aborde-t-il ce qui motive les conduites humaines, au-delà des apparences, dans le domaine de l'opinion et de la conviction qui sont au rang, selon son expression, d'une « activité psychique supérieure » ? Au-delà des recherches sur l'appareil psychique, ses troubles, la cure analytique, qui fondent initialement la psychanalyse, Freud a cherché, notamment à partir de 1920, à comprendre les ressorts profonds des activités « les plus hautes et les plus abstraites de l'homme ». Il va consacrer à cette exploration plusieurs articles et ouvrages essentiels.

Avec le roman psychologique qu'il écrit sur Léonard de Vinci, il cherche à dégager les fondements de la créativité artistique, notamment à partir de la notion de sublimation. Avec le portrait psychologique du Président américain T.W. Wilson, il s'interroge sur les liens, où le surmoi joue un rôle prépondérant, entre le psychisme et la décision politique. Dans le commentaire qu'il propose des travaux de Gustave Le Bon sur la psychologie des foules, il tente de décrypter, toujours en les ramenant au psychisme individuel et grâce à la notion d'identification, le comportement des foules du point de vue de leur adhésion à des opinions ou des croyances communes.

Avec *L'avenir d'une illusion*, en 1923, il cherche la racine des croyances religieuses. Plus tôt, en 1912, avec *Totem et tabou*, qui ne traite rien de moins que des débuts de l'humanité, il a tenté de donner à la psychanalyse le « rôle principal » dans l'explication des premiers mythes sur lesquels l'humanité se construira.

L'art, la politique, la religion, rien n'échappe dans un premier temps à la tentative de Freud de prolonger le raisonnement psychanalytique au-delà des strictes frontières du sujet individuel et de ses ressorts affectifs. Son ouvrage *Malaise dans la culture* sera une sorte de clé de voûte de l'édifice, en élargissant la focale, au-delà de la « haute culture », pour mieux saisir l'ensemble des activités humaines. Le psychisme, comme le dit Freud lui-même, joue un rôle central dans le champ plus large et plus quotidien du « grand domaine des relations sociales entre les hommes », partie essentielle de la culture.

Le lien que propose Freud entre le psychisme et la culture, y compris à travers la curieuse notion de « surmoi culturel », est essentiel ici pour notre question : pourquoi pensons-nous *ce* que nous pensons, dont une variante pourrait être, pourquoi pensons-nous *comme* nous pensons, et une autre encore, sommes-nous libres de penser ce que nous pensons ?

Certes, à proprement parler, Freud n'évoque jamais directement la question du débat, de l'opinion. Cette formulation, moderne, n'est pas de son époque, mais le contenu y est. Comme nous le verrons, sa définition de la « culture » conduit directement, sans trop de détours, à ce qu'elle soit bien, dans sa fonction normative et régulatrice des rapports entre les hommes, dans son rôle de « conscience morale », représentée par le couple étroit formé par l'opinion et le débat. Le débat se déploie dans de multiples formes culturelles, notamment l'échange argumenté, comme porteur de l'opinion, le débat intérieur qui agite chacun d'entre nous, aussi bien que le débat qui s'est institutionnalisé dans les moindres recoins de nos sociétés, dans différents *dispositifs de parole*.

Le cœur de nos idées, de la culture qui en est l'entrecroisement permanent, est là. Il est dans nos convictions, nos opinions, nos valeurs, ces pensées qui nous permettent de nous *orienter* dans le monde, de nous *positionner* face aux autres, et à nous-mêmes, de prendre les décisions que nous estimons les plus appropriées. Elles concernent aussi bien la gestion de nos affaires courantes que nos choix politiques ou nos jugements moraux. En tant que

sujet, nous *apparaissons* au monde, comme le dit Hannah Arendt, à travers nos opinions, en tant que celles-ci s'enracinent dans le psychisme.

Un lien contesté

Ce lien entre le psychisme et le monde des idées est souvent décrié. Il est en général évacué dans le mouvement de contestation globale dont la psychanalyse est l'objet depuis l'origine. Il est aussi nié, depuis que la métaphore de l'intériorité, qui n'avait pas peu contribué à l'acceptabilité sociale de la psychanalyse, à l'époque de Freud, a été remplacée par le nouveau paradigme de la communication, de l'interactivité, de ce que j'ai appelé l'idéal de l'homme sans intérieur. Ce nouvel idéal social du moi cherche, depuis la fin de la dernière guerre mondiale, à s'imposer à force de technologie et d'éthos cybernétique¹, nouvelle illusion de la modernité.

La contestation de l'ambition de Freud visant à placer le psychisme comme explication des mythes fondateurs de l'humanité avait commencé, très tôt, par le reproche qui lui a été souvent fait de sa méconnaissance des réalités anthropologiques et ethnologiques. Pourtant, comme le rappelle opportunément François Gantheret, la bibliothèque de Freud, « transférée dans la maison de l'exil devenue musée Freud, est pour la plus grande partie constituée d'ouvrages traitant de mythologie, d'histoire des religions, d'ethnologie² ».

Freud est ici victime des habituels et monotones reproches qui prennent pour cible tous ceux qui quittent le champ clos de leur discipline pour aller s'aventurer dans celle des autres. L'audace anthropologique de Freud ne pouvait que lui attirer les foudres de ceux qui confondent monopoles académiques et frontières de leur science.

Pourtant, les progrès de l'anthropologie, notamment les travaux sur les dispositifs de parole et de débat, tels ceux rassemblés par Marcel Detienne³, donnent une actualité et une vigueur nouvelle aux thèses de Freud les plus « mythiques » – pour reprendre l'expression de Claude Lévi-Strauss –, comme celle du meurtre du père de la horde primitive.

1. Je me permets de renvoyer le lecteur vers mon ouvrage *L'utopie de la communication, l'émergence de l'homme sans intérieur*, Paris, La Découverte, 2020.

2. Préface à *Totem et tabou, quelques concordances entre la vie psychique des sauvages et celle des névrosés* (1912-1913), Paris, Gallimard, 1993, p. 33.

3. M. Detienne (sous la direction de), *Qui veut prendre la parole ?* Paris, Le Seuil, 2003.

La contestation du rapport entre le monde du psychisme et celui des idées vient aussi de l'intérieur de la psychanalyse, en même temps que la contestation de la pertinence de la notion de pulsion de mort. Ce serait ennuyeux si cela ne constituait pas un défi supplémentaire à relever. La réflexion que propose Freud dans *Malaise dans la culture*, et qui servira de point d'appui à mon entreprise, est un développement original de la notion de pulsion de mort qu'il accepte enfin d'intégrer à la psychanalyse, en 1920, à partir de son texte *Au-delà du principe de plaisir*⁴. Ce faisant, il perd une partie de ses élèves, réticents sans doute à bousculer l'édifice théorique élaboré péniblement jusque-là, et, aussi, peu enclins peut-être à sortir de leur cabinet. La psychanalyse a d'abord été une médecine, et les médecins n'aiment pas tous s'aventurer dans le monde.

Le lien que tisse Freud entre les pulsions et la culture s'adapte particulièrement bien à la question du débat d'opinion, pour peu que l'on affine la définition de l'opinion, en croisant psychanalyse et rhétorique. Mais il n'y a pas que la théorie pour nous encourager à poursuivre le travail de Freud. La clinique aussi nous donne quelques indices sur la réalité d'un soubassement psychique des opinions.

Une clinique de l'opinion ?

Nos opinions portent la trace de conflits permanents dont l'origine ne nous est pas claire. Le système formé par l'ensemble de nos opinions et de nos convictions n'a que rarement une cohérence interne. Il est fait de fractures, de fentes, d'oppositions, de renoncements, d'auto-trahisons, de forces mal appliquées, de faiblesses que l'on refuse de voir, d'adhésions sans le savoir, par identification ou non. L'affirmation volontariste d'une cohérence est aussi l'indice d'une difficulté.

Ces conflits de surface, *manifestes*, ne peuvent s'expliquer que par la profondeur d'une *latence*. L'opinion est une notion à haute valeur psychique. Elle engage la personne, toute la personne, vis-à-vis d'elle-même, face aux autres. Elle est un élément constitutif essentiel du moi. Et elle hérite de ses difficultés à s'affirmer, à gérer les influences et les exigences contradictoires de nos réalités intérieures.

4. S. Freud, *Au-delà du principe de plaisir*, Paris, Puf, 2013.

Nous acceptons – déjà difficilement – d'admettre que nos comportements affectifs, nos sentiments, nos rapports aux autres, sont guidés par des considérations souterraines, que le psychisme y est à l'œuvre de façon inconsciente et que notre moi est le jouet de forces qu'il maîtrise mal.

Mais, dans le domaine des convictions et de l'opinion, c'est encore plus difficilement acceptable. Nous sommes sous le coup d'une illusion massive : la croyance que nos idées nous appartiennent, que nous en avons la maîtrise, qu'elles ne relèvent que du moi, que nous nous les sommes forgées *consciemment*. Nous estimons être l'auteur volontaire de la plupart de nos convictions et nous pensons en avoir le contrôle.

Pourtant, avons-nous bien conscience des raisons pour lesquelles nous croyons ce que nous croyons ? Ces raisons nous appartiennent-elles en propre ? N'en avons-nous pas hérité sans le savoir ? Ne sommes-nous pas sous influence ? Quelle est notre marge de liberté ? Que devons-nous à nos parents ? Quelle est la part du déterminisme psychique ?

Il arrive même parfois que, ayant entendu et nous étant approprié une conviction venant d'autrui, nous oublions que la source est extérieure à notre moi conscient et que nous nous figurions en être l'inventeur. On s'approche de la cryptomnésie⁵, qui vaut pour l'oubli d'idées importées mais aussi, et peut-être surtout, pour des idées héritées de la période de l'enfance où la parole de l'enfant est encore indissociable de la parole de l'adulte. Comme le dit Jules Renard, « n'importe quelle idée semble personnelle dès qu'on ne se rappelle plus à qui on l'a empruntée ».

Et si nos opinions empruntaient à notre inconscient ? C'est dire si l'origine de nos opinions, la connaissance de ce qui les a produites, est un *point aveugle*. Car en même temps qu'existe cette croyance d'être l'auteur conscient de nos opinions, nous sommes, de façon contradictoire, systématiquement en peine d'en expliquer l'origine. Si l'on demande à quelqu'un pourquoi il partage telle opinion, la réponse est le plus souvent soit que quelqu'un qu'il apprécie ou juge compétent défend cette opinion, soit que tel *argument* l'a convaincu.

Et la recherche des origines s'arrête le plus souvent là. À ce point aveugle de tout un chacun, dans la connaissance de ce qui le meut,

5. Le terme a été inventé par le psychologue Théodore Flournoy (1854-1921). « Biais mémoriel par lequel une personne a l'impression erronée d'avoir produit une pensée (une idée, une chanson, une plaisanterie), alors que cette pensée a été en réalité produite par quelqu'un d'autre. La cryptomnésie peut conduire au plagiat involontaire, dont l'auteur fait une expérience amnésique qu'il ne peut distinguer d'une inspiration nouvelle. » *Wikipedia*, article « Cryptomnésie ».

correspond le point aveugle de la théorie rhétorique, incapable d'expliquer comment les convictions se forment, au-delà du recours à la séduction ou à l'argumentation.

Une démonstration en extension

Je travaille avec Freud, je l'ai dit, mais aussi à partir de Freud. C'est donc en extension des thèses issues de *Malaise dans la culture* que je vais tenter d'emprunter plus avant ce passage entre le monde du psychisme et celui des idées, des opinions. Pour illustrer ce travail en extension, j'insérerai dans le cours de ce livre un texte sous forme de récit qui raconte, *sous l'angle de l'opinion*, le passage de la horde primitive à la société civilisée, tel que je le vois à partir de mes recherches sur les racines psychiques de l'opinion, mais aussi à partir de mes connaissances en anthropologie préhistorique. Mon récit des débuts de l'humanité est évidemment une fiction, mais il me permettra d'aborder ces questions sous trois angles, dans un mouvement qui se revendiquera comme démonstration.

– Le premier temps, le plus proche de l'anthropologie, partira de la ligne tracée par Freud depuis *Totem et tabou* jusqu'à *Malaise dans la culture*. Freud nous y décrit la naissance de la culture, dans la mutation de la horde primitive, puis ce ressort essentiel de la culture d'être posée sur la restriction pulsionnelle, condition strictement nécessaire pour pouvoir faire société, mais au prix d'une angoisse de culpabilité généralisée. Je reviendrai à ce moment-là sur la façon dont Freud définit la culture.

Mon hypothèse sera alors que, ce que Freud veut saisir par là, est en rapport direct avec la question du débat et de l'opinion, comme cœur vivant de la culture. Pour ce faire, je mettrai en rapport d'une part la vision de Freud sur l'origine de l'humain, sur ce qui se répète tant qu'il y a société, et, d'autre part, les travaux les plus récents de l'anthropologie, notamment l'anthropologie et l'ethnologie de la parole, du débat et des dispositifs de parole.

Ce sera l'occasion de définir avec le plus de précision possible ce que l'on entend par *opinion*, dans son versant manifeste, celui que décrit abondamment la rhétorique, notamment la théorie de l'argumentation. Cette hypothèse de *l'opinion et du débat comme cœur de la culture* est la clef du passage qui relie le monde du psychisme à celui des idées.

– Le deuxième temps sera consacré à rechercher, parmi les apports de la théorie freudienne, notamment dans les développements qui suivent le « tournant de 1920 », ce qui nous permet de mieux caractériser, sur un plan topique, les dimensions latentes de l'opinion. J'envisagerai l'opinion à la fois comme le produit d'un nouage pulsionnel spécifique, pulsion d'agression ambivalente et pulsion d'autoconservation (dont un aspect partiel sera la « pulsion d'orientation ») et comme fermement conformée par le surmoi, au titre d'instance de jugement, associé à l'idéal du moi, vecteur de la transmission des valeurs, y compris des interdits premiers.

La question de l'identification complétera ce tableau topique où l'opinion manifeste, fermement ancrée dans le moi, se voit confrontée à ses racines multiples et souvent antagonistes, qui s'enfoncent profondément non seulement dans les pulsions, le surmoi et l'idéal du moi, mais aussi dans les processus d'identification. Le caractère partiellement inconscient, au sens freudien, des racines psychiques de l'opinion explique en partie que la réflexion sur ses origines et sur ses conditions de fabrication soit bien un point aveugle.

– Le troisième temps sera consacré à l'examen de toutes les ouvertures, notamment cliniques, qu'a permises la réflexion. L'opinion serait-elle la première parole de l'enfant, et comment y accède-t-il ? L'opinion n'est-elle pas ballotée entre les pulsions, notamment d'agression, les exigences d'un surmoi, et surtout d'un idéal du moi, toujours conservateur, et de la réalité, dont l'approche n'est pas si aisée ? Entre les tentatives d'emprise extérieures que subit le moi et le déterminisme psychique qui tente de s'imposer en permanence, la liberté de se former une opinion propre, quand elle est possible, ne se fait pas sans souffrance.

Ce troisième temps se conclura, sous la forme d'un exercice final, par une tentative d'application de la théorie ainsi dégagée à quelques questions politiques contemporaines. L'excès de vertus, de normes, l'exigence sans fin de renoncement qui caractérisent depuis une décennie les sociétés occidentales ne nourrissent-ils pas un retour à certaines formes de radicalité, au sein de laquelle l'opinion disparaît comme possibilité de faire société ?

Le renoncement pulsionnel que nous décrit Freud s'accompagne d'une angoisse de culpabilité, portée par le surmoi, individuel et culturel. Comme nous le verrons, l'opinion peut se transformer en certitude, la certitude en dogme, le dogme en radicalisme. À partir de là, on peut dégager un autre terrain d'application de ce rapport tissé entre psychisme et opinion : que

peut-on dire, à partir de là, sur les grands mouvements d'opinion qui ont conduit, par exemple, à l'élection américaine de 2024 ? La question ici n'est pas celle du portrait psychologique du nouveau président américain (celui-ci est encore à écrire), mais celle de savoir quel rôle a joué dans son élection l'exigence de restriction pulsionnelle qui a caractérisé la dernière décennie ?

Une position de lecture

Pour clore cette introduction sur quelques indications méthodologiques, je voudrais préciser ma position de lecture de Freud. Je ne revendique pour ma part qu'un travail de débroussaillage d'une problématique peu explorée et peu balisée, en tout cas par l'angle sous lequel je l'aborde ici. Le débroussaillage, tout jardinier le sait, peine à toucher les racines, même s'il en met au jour quelques-unes. La question doit donc être abordée avec volonté et détermination, mais aussi beaucoup d'humilité, et, surtout, une claire conscience qu'on ne va pas la clore. La modestie de Freud nous sert ici de guide :

« Cela ne veut pas dire que la psychanalyse ait révélé les mystères fondamentaux de la vie humaine. Elle a, pour ainsi dire, ouvert la porte qui donne accès à la vie intérieure de l'homme et nous a permis de reconnaître l'existence de quelques objets qui se trouvent près de cette porte, bien que ceux qui sont situés plus profondément soient encore dans l'obscurité. Elle a laissé percer un peu de lumière dans les ténèbres, si bien que nous pouvons maintenant distinguer les contours de quelques objets qui y sont plongés. Nous sommes capables de décrire les mécanismes qui conduisent à la réalité ultime que nous ne pouvons exprimer. Notre science est encore jeune⁶. »

« Distinguer les contours de quelques objets » : la faible luminosité dans l'exploration de l'intériorité de l'être humain n'empêche pas que les objets en question soient réels.

J'en profite, à ce stade de mon introduction, pour dire ma position de lecture de Freud telle qu'elle s'exprime dans cette recherche. Un ami psychanalyste, à la lecture d'un de mes articles, me glissa un jour, énigmatique, que ma lecture de Freud était « empirique ». Sans doute, et alors ? Chaque psychanalyste partage un savoir commun avec les autres praticiens,

6. S. Freud, W.C. Bullitt, *Le président T.W. Wilson*, Paris, Payot, 1990, p. 74.

mais aussi, pour chacun d'entre eux, des lectures singulières de Freud et des autres grands auteurs du domaine, par exemple Lacan.

J'assumerai donc que ma lecture de Freud voit en lui un homme de science. Une science particulière, mais une science, qui, au prix d'une méthodologie pour une grande part empirique, s'appuyant sur la clinique, tente de décrire le réel, des objets réels, dans les lieux où, précisément, ils échappent le plus à notre observation directe. La spécificité de la psychanalyse est qu'elle cherche à saisir le réel singulier de chaque sujet. Qu'il existe une dimension mythologique dans tout cela ne change rien à l'affaire. Comme Freud l'a écrit à Albert Einstein :

« Peut-être avez-vous l'impression que nos théories sont une manière de mythologie ce qui, en l'espèce, n'a rien de réconfortant. Mais est-ce que toute science ne se ramène pas à cette sorte de mythologie ? En va-t-il autrement pour vous dans le domaine de la physique⁷ ? »

Je me rassure, de ce point de vue, de ce que l'astrophysique, science la plus pointue de toutes, avoue ne pas savoir grand-chose sur ce qui compose la majorité de l'univers⁸.

De la même façon, l'essentiel de mes références sont issues du Freud d'après le « tournant de 1920⁹ ». C'est évidemment lié à la nature de mes sujets de recherche. On ne peut pas laisser de côté ici le fait que le remaniement conceptuel de 1920 (nouvelle topique et nouvelle théorie des pulsions, introduction de la pulsion de mort) a laissé sceptiques de nombreux praticiens. Plusieurs, à l'époque, se sont alors séparés de Freud, considérant ce nouvel apport comme trop spéculatif et s'éloignant d'une clinique dont les fondements avaient été posés depuis plus de deux décennies. Comme

7. Lettre de Sigmund Freud à Albert Einstein, Vienne, septembre 1932 (S. Freud, S. Zweig, *Correspondance*, Paris, Payot et Rivages, 1985).

8. Tristan Vey, dans son article : « Halos galactiques, filaments intergalactiques... La distribution de la "matière manquante" dans l'univers se précise », (*Le Figaro*, 16 mai 2025) pose la question : « De quoi est fait l'univers ? Pour les cosmologistes, la réponse est à la fois précise et énigmatique : 69,2 % d'énergie noire (un composant inconnu et mystérieux responsable de l'expansion accélérée de l'univers) ; 25,9 % de matière noire (une substance portant mal son nom car transparente, ne se manifestant que par ses effets gravitationnels et formant une toile cosmique qui donne sa structure à l'univers) ; et seulement 4,9 % de matière "classique", dite baryonique, celle dont nous sommes faits, qui forme les étoiles, les planètes, mais aussi les nuages de gaz et de poussières qui peuplent le cosmos. » Finalement, les psychanalystes en savent peut-être plus sur le psychisme humain que les astrophysiciens sur l'univers physique...

9. Ce tournant s'organise autour de plusieurs textes de Freud, dont le premier est *Au-delà du principe de plaisir* (1920), puis *Psychologie des foules et analyse du moi* (1921), *Le moi et le ça* (1923). Suivront les textes ultimes de Freud, *Malaise dans la culture* (1929), *l'Abbrégé de psychanalyse* (1938), resté inachevé.

le dit Christian Jeanclaude : « elle engendra des débats théoriques au sein du mouvement psychanalytique de l'époque, et, actuellement encore, de nombreux psychanalystes n'adhèrent pas à ces thèses¹⁰ ».

C'est un choix. Pour ce qui me concerne, compte tenu de mes intérêts – la radicalité, la violence, l'homicide, mais aussi, en miroir, les opinions, la parole, en ce qu'elles sont à la fois une alternative à la violence, et elles-mêmes la mise en œuvre d'une conflictualité –, cet appareil conceptuel est particulièrement éclairant, indissociablement sur le plan théorique et sur le plan clinique.

10. C. Jeanclaude, *Freud et son héritage*, Paris, De Bœck, 2019, p. 143.

1

La culture et son malaise

Pourquoi partir des idées de Freud, dans son ouvrage *Malaise dans la culture*, pour aborder la question des racines psychiques de l'opinion ? La raison est simple : c'est là que Freud fait le pont entre, d'une part, deux données essentielles du psychisme, l'angoisse de culpabilité et la restriction pulsionnelle, et, d'autre part, le domaine de la « culture » comme ensemble de normes régissant les rapports entre les hommes, comme conscience morale collective. Cette approche de la culture articule donc la psychanalyse et l'anthropologie sociale, le psychisme et le sociétal.

La thèse de Freud est limpide : la culture est une sorte de formation réactionnelle, une manière de composer avec les pulsions, notamment d'agression, afin de pouvoir faire société. Mais – car il y a un mais – ce faisant, la culture engendre nécessairement une angoisse de culpabilité du fait du retournement contre soi d'une capacité d'agression qui, du coup, se voit diminuée de son effet d'empêcher le lien social. Cette thèse vient en prolongement direct du mythe fondateur identifié par Freud dans *Totem et tabou* : celui des frères de la horde primitive qui s'unissent pour tuer le père et instaurer des règles (les tabous) permettant enfin de vivre ensemble comme êtres humains.

Je prends appui sur cette thèse pour étendre et préciser la définition que Freud donne de la culture. Pour moi, la conscience morale comme l'ensemble des normes régissant les rapports des hommes entre eux sont le produit de ces deux instances complémentaires, centrales dans les sociétés

humaines, que sont l'*opinion débattue*, comme instance d'orientation et de positionnement des individus, et le *débat d'opinion*, comme cadre d'expression et de diffusion de l'opinion.

Ces deux instances sont les véritables producteurs des normes sociales, des valeurs et de la conscience morale. Dans le droit fil de Freud, la question ainsi nouvellement posée est : quelles sont les racines psychiques de l'opinion et de l'engagement dans le débat, comme données culturelles fondamentales ? Y a-t-il un malaise dans l'opinion ?

Bénéfice pas tout à fait secondaire, cette approche valide le lien, souvent décrié, que Freud établit entre les données de la psychanalyse et celles de l'anthropologie, mais pas là où on l'attendait.

Regardons maintenant d'un peu plus près le raisonnement qui conduit Freud à parler de la culture, à la fois comme source de malaise et d'opposition au bonheur, et comme organisée autour de la restriction pulsionnelle. Je ferai ensuite le lien avec l'opinion et le débat.

Freud en 1929

D'abord, le contexte d'écriture. *Malaise dans la culture* est écrit par Freud très rapidement, pendant l'été 1929, lors d'un séjour à Berchtesgaden (dans le même décor de montagne qui sera celui de la résidence d'Hitler). Le manuscrit sera soumis à l'éditeur le 20 octobre de la même année, une semaine avant le « mardi noir » qui verra les économies occidentales s'effondrer dans le bruit sourd des corps de banquiers ruinés se fracassant au sol, après s'être défenestrés du haut des immeubles de Wall Street. Le livre connaîtra rapidement un immense succès et restera un des plus connus de Freud, aussi parce que c'est un des plus lisibles, même quand on n'est pas familier avec la psychanalyse¹.

Freud a alors 73 ans et il lui reste une dizaine d'années à vivre. Il est malade, atteint d'un cancer de la mâchoire très douloureux contre lequel il lutte pied à pied. Est-ce pour cela que le livre représente, pour quelques psychanalystes, jusqu'à aujourd'hui, le « symbole du pessimiste freudien » ?

1. Les traductions françaises ont d'abord retenu comme titre *Malaise dans la civilisation*, puis *Malaise dans la culture* (Puf, 1995). Sur le plan anthropologique, la « culture » concerne une société ou une communauté donnée, dans le temps et dans l'espace ; « civilisation » relève de ce qui est commun à toutes les cultures.

Peut-être, mais dans ce cas il faut admettre tout ce que le pessimisme permet de lucidité. Le livre n'est pas apprécié, en tout cas, par ceux des psychanalystes qui n'ont pas accepté l'irruption de la pulsion de mort dans la théorie freudienne. Il est vrai que sans ce concept-clé, l'ouvrage n'existerait pas. Il en est même, si je puis dire, le débouché majeur.

Freud, dans une lettre à Lou Andreas-Salomé, dira de son livre qu'il « traite de la culture, du sentiment de culpabilité, du bonheur ». Et il ajoutera « j'ai découvert les vérités les plus banales ». Il a raison, sauf que ces vérités les plus banales, notamment l'existence des normes sociales et de la conscience morale, se voient là présentées sous un éclairage totalement nouveau, en ce qu'elles sont reliées aux réalités psychiques que Freud a découvertes avec la psychanalyse. Et cela change tout.

Sentiment océanique et principe de réalité

Suivons pas à pas le raisonnement de Freud. Il commence, curieusement, par une discussion avec Romain Rolland sur l'origine du « sentiment océanique » (sensation de lien profond avec l'infini, l'univers ou la nature, où la distinction entre soi et le reste du monde semble disparaître). Là où pour l'écrivain, ami de Freud, le sentiment océanique est d'origine religieuse, le psychanalyste y voit la survivance, dans le psychisme, de la perception infantile, datant de l'époque où le sujet ne perçoit pas la différence entre le moi et le monde extérieur. Celle-ci va faire irruption sous les traits du principe de réalité, et casser le sentiment de plénitude initial du tout petit enfant.

Freud en profite au passage pour nous rappeler cette observation, qui est au fondement de la psychanalyse : tout se conserve dans le psychisme. Il avait déjà formulé cette sorte de loi de « conservation dans le psychisme » dans un texte plus ancien, rédigé pendant la Première Guerre mondiale. Il y affirmait déjà :

« Les évolutions psychiques présentent une particularité qu'on ne retrouve dans aucun autre processus d'évolution ou de développement et qu'on ne peut décrire autrement qu'en disant que toute phase de développement antécédente subsiste et se conserve à côté de celle à laquelle elle a donné naissance. La succession comporte en même temps une coexistence². »

2. S. Freud, « Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort », dans *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1972, p. 248-249.

Le sentiment océanique, d'aussi loin qu'il vienne dans l'histoire psychique de l'individu, peut donc faire résurgence, même s'il est atrophié par rapport au vécu initial. Pourquoi commencer le raisonnement par cette discussion ? On sait que Freud ne perd jamais une occasion de traiter la religion comme une « illusion » mais, en l'occurrence, par ce rappel d'un moment infantile majeur, il fournit ce cadre fondamental qui voit le principe de plaisir se fracasser contre le principe de réalité.

C'est au fond l'articulation d'ensemble de *Malaise dans la culture*, qui met en scène la confrontation des pulsions avec leurs nécessaires limitations ou empêchements, si l'on veut tout simplement vivre en société, voire vivre tout court. C'est le cadre général du livre qui est ainsi posé.

La question du bonheur

Freud va ensuite nous proposer une longue dissertation sur le bonheur, sa recherche constante comme déploiement du principe de plaisir, et l'échec de cette quête. La recherche du bonheur passe par deux voies : l'obtention de fortes jouissances et l'évitement du déplaisir, forme la plus répandue. Il dresse la liste de toutes les stratégies d'évitement, de la contemplation artistique (comme narcose) à la sublimation, de l'isolement social (le malheur venant des autres) à l'amour (qui protège si mal à cause de la crainte de la perte), du yoga (comme tentative de tuer les instincts) au délire paranoïaque (changer par une autre la réalité qui ne nous convient pas).

Tout cela pour conclure que la recherche du bonheur est la plupart du temps une utopie et, concrètement, conduit à l'échec devant les sources de la souffrance, qui sont pour lui de trois ordres : l'écrasement de l'homme par la nature, la caducité du corps confronté à la maladie et à la mort et, ce n'est pas la moindre, « la déficience des dispositifs destinés à régler les rapports des hommes entre eux, que ce soit au sein de la famille, de l'État ou de la société³ ». Cela fait que, pour beaucoup, la source du malheur, de la souffrance et de l'impossibilité du bonheur est à rechercher dans cette déficience de la culture.

3. S. Freud, *Malaise dans la culture*, Paris, Puf, 1995, p. 29. La traduction de 1934 (*Revue française de psychanalyse* en 1934, t. VII, n° 4, 1934 et t. XXXIV, n° 1, 1970, p. 32) indique : « l'insuffisance des mesures destinées à régler les rapports des hommes entre eux, que ce soit au sein de la famille, de l'État ou de la société ». Il m'a semblé qu'il ne s'agissait pas d'une « insuffisance », mais bien d'une « déficience », ce dernier terme rendant mieux compte du caractère permanent, voire constitutif, de ce manque.

C'est donc la culture qui nous rendrait malheureux. Et même la science et la technique, censées nous protéger contre la nature et la maladie, ne parviennent pas à nous rendre heureux. Pourtant, il faut bien nous écarter de l'état animal, ce que seule permet la culture. Je reviendrai, de façon synthétique, sur la manière dont Freud définit la culture, mais l'on voit bien, déjà, que ce n'est pas tant du côté de l'art ou de la science qu'il faut chercher son cœur, mais plutôt du côté des « rapports des hommes entre eux ». La question du débat, de l'opinion, de la discussion collective des normes n'est pas loin.

À la base : le renoncement pulsionnel

Freud en vient maintenant à une nouvelle étape du raisonnement en posant l'idée que l'édifice de la civilisation repose sur le principe du renoncement pulsionnel, c'est-à-dire de la nécessaire non-satisfaction des pulsions. Il fait retour pour cela au mythe fondateur de l'humanité qu'il avait exposé dans *Totem et tabou*. Résumons : la horde primitive (préhumaine) est sous le joug arbitraire d'un père sans limites pulsionnelles, qui s'accapare les ressources, les femmes, et écarte ses fils et les sépare quand il ne les tue pas. À un moment donné, les fils s'unissent et décident de tuer le père (ils le mangent). La communauté, désormais humaine, des fils, s'établit en instituant des tabous, afin de ne pas revenir à la situation initiale, tabous qui ne sont rien d'autre que des impératifs de restriction pulsionnelle.

C'est ce geste fondateur que la culture reproduit de génération en génération. En fait, c'est cela la civilisation : la reproduction de la restriction, sous des formes culturelles variées, autant qu'il y a de sociétés humaines.

La restriction est d'abord sexuelle. De trois façons. Il s'agit de rabattre l'étendue de la liberté sexuelle, notamment en interdisant les choix incestueux. Freud dira à ce sujet que cet interdit « représente la mutilation la plus tranchante que la vie amoureuse humaine ait subi au cours des temps⁴ ». Ensuite il s'agit de soustraire à la pulsion sexuelle de très fortes quantités d'énergie psychique pour l'investir, par sublimation, dans d'autres œuvres, et donc de l'affaiblir quant à son but original. La restriction, enfin, va passer par l'encadrement des formes sociales de la sexualité, qui vont produire des modèles collectifs, comme la monogamie et l'hétérosexualité.

4. S. Freud, *Malaise dans la culture*, op. cit., p. 46.

La restriction tous azimuts de la pulsion sexuelle, les privations qu'elle implique, sont une source de souffrance, notamment pour ceux dont les dispositions pulsionnelles initiales sont fortes, mais aussi une cause de névrose comme recherche de satisfaction de substitution, et, en tout cas, une diminution drastique de ce que la sexualité pourrait apporter de jouissances et de bonheur. « Le travail psychanalytique, nous dit Freud, nous a enseigné que ce sont précisément ces refusements de la vie sexuelle qui ne sont pas supportés par ceux qu'on appelle névrosés⁵. »

L'entrée en scène de la pulsion d'agression

Freud ne s'arrête pas là et soutient maintenant que « la culture réclame encore d'autres sacrifices que celui de la satisfaction sexuelle⁶ ». Cette nouvelle étape du raisonnement vient d'une curieuse mais fondamentale remarque de Freud, qui fait mine de ne pas comprendre, au fond, ce que le renoncement aux pulsions sexuelles procure comme bénéfices réels à la culture. Ne pourrait-on pas quand même faire société en libérant ces pulsions, en leur laissant libre cours ? Cette souffrance de la restriction est-elle vraiment nécessaire ? En quoi menace-t-elle réellement le lien social ? Questions qu'il pose à mon sens à travers cette phrase : « ce qui nous manque, c'est de comprendre quelle nécessité pousse la culture dans cette voie et fonde son opposition à la sexualité⁷ ».

Freud nous laisse ici sur notre faim, à moins de suivre la piste selon laquelle la pulsion sexuelle, par nature, ne chercherait pas son plein épanouissement et contiendrait, en elle-même, la nécessité de sa propre restriction et que cela n'a, du coup, rien à voir avec la culture. Sauf qu'il enclenche à partir de là l'étape essentielle de son raisonnement, qui nécessite l'entrée en scène – et avec quel fracas – de la pulsion de mort, sous la forme de la pulsion d'agression, qui fournit la matière de ces « autres sacrifices » que la culture réclame. Freud nous présente ainsi, d'entrée de jeu, la pulsion d'agression, dans un portrait saisissant de notre humanité réelle :

5. *Ibid.*, p. 49.

6. *Ibid.*, p. 50.

7. *Ibid.*, p. 51.

« L'homme n'est pas un être doux, en besoin d'amour, qui serait tout au plus en mesure de se défendre quand il est attaqué, mais au contraire, il compte aussi à juste titre parmi ses aptitudes pulsionnelles une très forte part de tendances à l'agression. En conséquence de quoi le prochain n'est pas seulement une aide et un objet sexuel possibles, mais aussi une tentation, celle de satisfaire sur lui son agression, d'exploiter sans dédommagement sa force de travail, de l'utiliser sexuellement sans son consentement, de s'approprier ce qu'il possède, de l'humilier, de lui causer des douleurs, de le martyriser, et de le tuer. *Homo homini lupus*⁸. »

Voilà qui est clair⁹. Le facteur de perturbation essentiel des relations entre les hommes, l'obstacle majeur au faire-société est là clairement identifié. Plus encore, Freud verra dans la pulsion d'agression le « sédiment de tous les sentiments ». Pour assurer sa position, Freud va faire un long retour explicatif sur le mouvement qui l'a conduit à réviser sa théorie du dualisme pulsionnel, en passant d'une opposition initiale « pulsion d'autoconservation/pulsion libidinale » à la nouvelle opposition « pulsion de vie/pulsion de mort ». Ce développement renvoie au texte de 1920, *Au-delà du principe de plaisir*, fondateur en quelque sorte de la nouvelle dualité pulsionnelle. Freud est largement redevable, pour ce nouveau paradigme, à Sabina Spielrein et à sa réflexion fondamentale sur la place de la mort dans le psychisme¹⁰.

J'y reviendrai longuement dans le chapitre concernant le rapport entre l'opinion et les pulsions, aussi je ne déploie pas ici le développement de Freud, qui n'est pas nouveau. Retenons simplement deux points qui sont importants pour la suite du raisonnement. La pulsion de mort, sous la forme de la pulsion d'agression (c'est de cette forme là que je parlerai désormais) peut s'exercer dans deux directions : sur des objets extérieurs, bien sûr, mais également retournée contre soi, c'est-à-dire introjectée. Cette donnée est essentielle, notamment pour comprendre la genèse de l'angoisse de culpabilité, moment essentiel du raisonnement.

Le deuxième point est que, selon Freud, les deux ensembles de pulsions, pulsions de vie (qui unissent) et pulsions de mort (qui disjoignent et qui cherchent le retour à l'inorganique), constituent systématiquement un *alliage* aux proportions variables et ne sont pas séparables. L'illustration en est

8. *Ibid.*, p. 53-54.

9. Lorsque Freud parle de l'« homme », il faut entendre l'« être humain ». La pulsion d'agression n'est pas réservée (cela se saurait) au genre masculin.

10. S. Spielrein, *Entre Freud et Jung*, Paris, Aubier-Montaigne, 1981.

le sadisme, association de la pulsion sexuelle et de la pulsion d'agression, tourné vers un objet extérieur, et le masochisme, même alliage mais tourné contre le moi.

Au bout du compte, Freud pose bien la pulsion d'agression comme une *prédisposition primitive et autonome de l'homme*, qui s'oppose à la culture, ou plutôt dont la culture est la formation réactionnelle destinée à en limiter les effets. À ce stade du raisonnement, Freud n'évoquera plus directement le rôle de la pulsion sexuelle et de sa répression, l'englobant implicitement dans la pulsion d'agression. Tout au plus concédera-t-il que la mise en œuvre de la destruction peut être associée à une jouissance narcissique. Ce qui déjà n'est pas rien.

À ce moment du texte, Freud a déroulé une articulation entre plusieurs données psychiques : les pulsions notamment, et cet objet anthropologique majeur que constitue la culture, dans sa capacité à organiser, à réguler les rapports sociaux dans le but de faire société. L'homme ne fait donc société que dans un collectif conçu comme rapports entre des individualités psychiques. Et le faire-société n'est possible qu'en instituant la culture comme instance de renoncement pulsionnel, notamment de la pulsion d'agression, dont on voit facilement, plus que dans le cas de la pulsion sexuelle, en quoi son déploiement sans restriction menace la possibilité même de tout collectif.

Mais aussi – autre versant que j'explorerai plus loin –, les restrictions pulsionnelles (qui seront prises en charge par le surmoi) se traduisent dans la culture par un système d'opinions productrices de normes. Si la civilisation, en général, est permise par la restriction et le renoncement, les différentes cultures débattent en permanence quant à la manière de l'appliquer, dans les contextes particuliers qu'elles rencontrent. Nombre de nos opinions, et non des moindres, n'ont pas d'autre contenu que les modalités du renoncement pulsionnel.

Dans ce cadre, on considérera que la nécessité de ne pas profiter sexuellement de ses enfants, ou de ne pas tromper son conjoint (dans un cadre monogame), ou encore de ne pas tuer son si embarrassant voisin, sont des *opinions* spécifiques, déterminées par l'intériorisation d'une restriction pulsionnelle.

Le surmoi, ou comment inhiber la pulsion d'agression

Il est temps pour Freud d'entrer dans le deuxième temps du raisonnement, le plus original, notamment dans ses conséquences pour la clinique, mais aussi pour une théorie psychique de l'opinion, comme celle que j'élabore ici. Freud va l'organiser autour d'une question centrale : quels moyens se donne la culture pour inhiber la pulsion d'agression ?

La pulsion d'agression est bien là. Elle pousse, de façon constante, nous a dit Freud. L'inhiber, au sens de la faire disparaître, de l'annuler, même en partie, est évidemment impossible. Le mécanisme que nous décrit Freud est alors le suivant. Une part significative de la pulsion d'agression, destinée à s'exercer sur des objets extérieurs, est détournée de sa route, elle est introjectée, totalement ou partiellement, pour être retournée contre le moi, et faire que le moi continue à la détourner, contre lui-même, dans une sorte de poussée circulaire.

L'instance psychique en charge de cette gestion des flux est le *surmoi*, nouveau venu dans la topique freudienne d'après 1920. Le surmoi capte et retourne l'énergie d'agression. Il est ainsi le garant d'un désarmement de l'individu dans sa capacité « anti-sociale ». Grâce à son action, le faire-société est rendu possible.

À la question « de quels moyens la culture se sert-elle pour inhiber, rendre inoffensive, peut-être mettre hors circuit, l'agression qui s'oppose à elle ? », Freud répond donc :

« L'agression est introjectée, intériorisée, mais à vrai dire renvoyée de là où elle est venue. Là elle est prise en charge par une partie du moi qui s'oppose au reste du moi comme sur-moi et qui, comme conscience morale, exerce alors contre le moi cette même sévère propension à l'agression que le moi aurait volontiers satisfaite sur d'autres individus, étrangers¹¹. »

Mais, encore une fois, ce n'est pas obtenu par diminution énergétique mais par retournement d'une partie de l'énergie contre soi-même, dans un contexte d'énergie constante. Il en résulte un état de tension continue, une agression permanente opérée par une excroissance spécialisée du moi, le surmoi, contre le moi. La permanence de cette agression du surmoi est liée à la persistance des pulsions, des désirs défendus, du sentiment de faute qui du coup l'accompagne.

11. S. Freud, *Malaise dans la culture*, op. cit., p. 66.

Et s'enclenche potentiellement un mécanisme d'emballlement, où plus le sujet s'efforce d'être vertueux, en l'occurrence se contraint fortement au refusement pulsionnel, plus la tentation sera forte de succomber à la pulsion (et donc à la laisser s'écouler vers des objets extérieurs), et plus le surmoi sera actif et sévère, là où celui qui s'autorise des échappements verra paradoxalement son surmoi moins cruel. Comme le disait un auteur pourtant hostile à la psychanalyse, le comportementaliste Paul Watzlawick, « la psychologie de l'inaccessible exige que chaque réalisation concrète soit vécue comme une perte ».

La position centrale de l'angoisse de culpabilité

Le surmoi agit ainsi comme une « conscience morale », qui fait barrage au déploiement trop intense de la pulsion d'agression. Mais ce barrage a pour conséquence de provoquer des flux intérieurs, sources de tension permanente. C'est là que Freud va nommer cette tension : « La tension entre le surmoi sévère et le moi qui lui est soumis, nous l'appelons conscience de culpabilité. Elle se manifeste comme besoin de punition. »

Ce mécanisme est repérable sur le plan clinique lorsque le renoncement local à une poussée d'agression se traduit par un repli du sujet, et une montée observable de son angoisse de culpabilité. Ce renoncement peut prendre la forme manifeste d'une opinion rationalisant cette restriction, mais, du coup, portant en même temps une charge de culpabilité.

Avoir ainsi localisé la conscience de culpabilité (Freud parlera plus précisément d'« angoisse de culpabilité », dans un rapport dynamique entre le surmoi et le moi) impliquera qu'il précise ce qu'il advient du destin de la pulsion d'agression, dans la période du développement de l'enfant d'avant la mise en place du surmoi, la pulsion d'agression, en effet, étant constitutive de l'être humain. D'autant, ajoute Freud, qu'il n'y a pas d'instance originelle qui porterait une éthique du renoncement pulsionnel (c'est le surmoi qui jouera ce rôle).

L'enfant est confronté à la pulsion d'agression qu'il déploie contre ses parents, contre l'autorité, dans un contexte de dépendance totale à autrui. Ce déploiement d'agression a une histoire : les limites que posent les parents au désir d'expansion pulsionnelle tous azimuts de l'enfant, font que ce dernier leur oppose une agression vindicative, dans les faits ou en intention.

Il est alors saisi d'angoisse devant la possibilité du retrait d'amour que pourrait provoquer ce comportement, même quand cette poussée d'agression est simplement intentionnelle¹². Cette angoisse sociale, cette peur de la privation, est la ressource qui permet à l'enfant d'inhiber, du mieux possible, la poussée pulsionnelle. Et, nous dit Freud, il le fait sans angoisse de culpabilité, sentiment qui ne prendra place dans le psychisme qu'avec le remplacement progressif de l'autorité parentale par le surmoi, qui en prend le relais en s'y identifiant.

Freud précise – et ce point est important pour la clinique – que l'agressivité du surmoi, dans son rôle de restriction pulsionnelle, n'est pas la simple reproduction de l'agression punitive des parents. Une éducation douce et libérale peut être suivie de la constitution d'un surmoi, d'une conscience morale, en contraste très rigoureuse.

Et la libido dans tout ça ? Freud, à ce stade (nous sommes au chapitre VII de *Malaise dans la culture*, soit l'avant-dernier chapitre), semble avoir consacré tout l'effort de sa réflexion à la pulsion d'agression, laissant de côté l'autre versant pulsionnel. Il va alors faire retour au mythe originel : les fils ont tué le père tyrannique mais, en même temps, ils découvrent leur amour pour lui, dans une ambivalence fondatrice, pour Freud, du remord, ou, autrement dit, de l'angoisse de culpabilité (face à la violence qu'ils ont ainsi déchaînée). Les fils vont désormais s'interdire le meurtre de leurs proches et réprimer leur désir d'agression ; le fils va s'interdire de tuer le père. Voilà le « secret de notre sentiment de culpabilité » dit-il, et comme l'agression contre le père se répète de génération en génération, le sentiment de culpabilité se maintient et se répète lui aussi.

Mais, dit-il, ce renoncement ne va pas prendre les mêmes formes, selon qu'il s'agit de réprimer les pulsions sexuelles – ce qui produira le symptôme, caractéristique de la névrose (et qui reste fondamentalement une angoisse devant le surmoi) – ou de réprimer la pulsion d'agression, ce qui produira l'angoisse de culpabilité, « problème capital du développement de la culture ».

12. On sait que Freud met sur le même plan psychique l'intention et l'acte (S. Freud, S. Zweig, *Correspondance*, Paris, Payot et Rivages, 1985). Il y voit un des principes fondamentaux de la psychanalyse.

Le surmoi culturel

Mais, de ce rappel à la horde primitive Freud tire un autre élément qualifiant la culture, du moins le désir de faire-société, en affirmant que « la culture obéit à une poussée érotique interne visant à unir les hommes ». Voilà la dualité pulsionnelle retrouvée ! Et ainsi posé le cadre qui régit la culture humaine : sous la poussée ambivalente de la pulsion d'agression (défaire) et de la pulsion de vie (unir), le faire-société ne peut s'instituer que par le renoncement.

Ce renoncement sera pris en charge par le surmoi individuel, mais également par ce que Freud appellera le « surmoi culturel » ; en allemand « *Kultur Überich* », traduit aussi bien par « surmoi de la communauté civilisée », « surmoi collectif » ou « sur-moi-de-la-culture ». Simplifions et gardons ici le terme de surmoi culturel.

Freud soutient que nous le percevons mieux que le surmoi individuel, en partie inconscient, mais qu'ils sont « accolés l'un à l'autre » car les exigences du surmoi individuel « coïncident avec les prescriptions du surmoi culturel¹³ ». Les exigences du surmoi culturel ont trait aux relations des hommes entre eux, telles que l'éthique les exprime et que les « grands hommes » les portent. Freud se demandera à cette occasion, sans aller plus loin que la question, si, en poursuivant le parallèle entre le processus de civilisation et le développement de l'individu, il n'est pas possible de dégager une notion de « névrose collective ».

Ce surmoi collectif a les mêmes exigences de renoncement que le surmoi individuel. Et aussi les mêmes modalités impératives : là où le surmoi, sévère et cruel, se soucie comme d'une guigne du bonheur du moi, et ne tient pas compte des résistances, de la force des pulsions, des difficultés extérieures, le surmoi culturel édicte des lois sans se demander si l'homme peut les suivre ; pire, en présumant que le moi pourra les suivre.

Il note à cette occasion que ce n'est peut-être pas une simple répétition à l'identique, mais qu'« un jour », au fil des variations culturelles, « le sentiment de culpabilité sera si fort qu'il sera difficile à supporter¹⁴ ». Je ferai,

13. En écho à cette articulation du surmoi individuel et du surmoi social, Maurice Berger évoquera « la double face de l'interdit : interne, “je dois me retenir de faire tel acte” ; externe, “je n'ai pas le droit de faire cet acte” ». Et si un sujet n'a pas bénéficié de limites claires mises à ses actes violents, ce devrait être le rôle de la justice de pallier cette lacune de l'environnement » (*Mineurs violents, État inconsistant*, Paris, L'Artilleur, 2024).

14. S. Freud, *Malaise dans la culture*, *op. cit.*, p. 91.

dans le troisième temps de ce livre, un commentaire de cette proposition, en montrant comment les sociétés occidentales, en accroissant comme jamais, depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, l'exigence des renoncements pulsionnels, les ont rendu insupportables, notamment aux populations les plus fragiles, déjà soumises à un univers infini de restrictions de tous ordres.

Le « malaise » prend ainsi différentes formes, comme une angoisse diffuse, auquel on cherche à attribuer d'autres raisons. Le renoncement pulsionnel ne nous procure guère de satisfactions. Il n'a pas d'action libératrice, car l'énergie pulsionnelle ne diminue pas. Il ne garantit pas que l'amour rendu possible pourra être conservé. Il consiste au fond en un échange, celui du malheur externe que ne manquerait pas de provoquer la libération de l'agression, contre un « malheur intérieur continu », ce malaise indéterminé, cet état de tension permanent qu'est l'angoisse de culpabilité. Ce malaise est le prix de la civilisation.

Voilà ce que Freud voulait nous dire, en regrettant de ne pas nous apporter « plus de consolations », d'autant que le développement nouveau et spectaculaire, grâce à la science, des possibilités d'extermination, est une source d'angoisse supplémentaire.

La question que ne pose pas Freud mais qui nous intéresse ici au plus haut point, est de savoir comment se forment, sur le plan des opinions et des choix personnels, sur le plan du surmoi conscient, les rationalisations du renoncement. Ne faut-il pas, au sens strict, des *arguments* pour justifier et accepter le retournement contre soi de ce que l'on s'empêche de tourner contre les autres ? Ou, autrement dit, comment la culture conforme-t-elle ses valeurs, ses croyances, ses opinions, pour parvenir à faire société et justifier le refusement ? Comment ce cadre pulsionnel conforme-t-il les opinions que nous partageons collectivement ?

Avant d'envisager ces questions, je propose de ne pas quitter encore tout à fait *Malaise dans la culture*, afin d'y chercher des éléments de transition qui nous permettront de voir comment la question de l'opinion, du débat, se positionne dans la description que Freud fait de la « culture ».

Comment Freud définit-il la culture ?

Levons tout de suite une ambiguïté, qui tient au terme même de « culture », en tout cas en langue française, mais aussi du point de vue des

traditions françaises. Nous entendons en général ce terme dans sa version la plus limitative, celle qui assimile culture et « haute culture », les arts – les lettres, la science, la philosophie, la religion, l'éthique. En somme, une version élitiste de la culture. Bien sûr, la culture c'est tout cela, mais bien plus encore.

Freud commence par définir la culture comme relevant des « activités intellectuelles supérieures », comme une façon de donner « un rôle conducteur aux idées ». Mais, de façon quasi systématique, il positionne la culture comme les valeurs et les conduites qui « règlent les rapports des hommes entre eux », « au sein de la famille, de l'État ou de la société ». C'est bien de cela qu'il s'agit, en effet, tout au long du raisonnement qui le conduit à la rédaction de *Malaise dans la culture*. C'est bien la façon, les façons que les hommes trouvent, que les frères de la horde primitive inventent, puis leurs descendants jusqu'à nous, pour vivre ensemble et faire-société.

La haute culture y participe, mais, à y regarder de près, son apport est très limité : la science participe à la destruction des sociétés, l'art est une narcose aux effets limités, la religion est une illusion, les synthèses philosophiques sont trop abstraites. Non, le centre est ailleurs. Reprenons. La finalité de la culture, pour Freud, est de sortir de l'état animal, de la loi du plus fort, de la tyrannie du pur rapport de forces. La culture suit un double mouvement : elle obéit à une poussée érotique interne qui presse les hommes à s'agréger, à s'unir, elle subit la menace permanente de la pulsion d'agression qui disperse toute société.

La culture est donc conçue comme « la totalité des œuvres et des organisations [selon les traductions : des réalisations et des dispositifs] qui nous éloignent de l'état animal ». Elle s'exerce dans deux domaines : d'une part les dispositifs de protection contre la nature et la caducité de l'homme, donc la science, la technique et la médecine, et, d'autre part, « la réglementation des rapports des hommes entre eux ». Plus concrètement encore, sans que Freud aille plus avant, il évoquera la culture comme formée par « le jugement relatif à ce qui est le plus élevé et ce qui est le plus souhaitable d'accomplir ».

Nous en savons assez, à ce stade, pour poser un premier ancrage : l'instance productrice de la « réglementation des rapports des hommes entre eux », la matrice des règles sociales, des « tabous » partagés et acceptés, le lieu où convergent la poussée à s'agréger et la tentative d'éloigner ce qui nous sépare, c'est bien l'assemblée des hommes, l'opinion débattue, et le débat d'opinion. C'est l'opinion, en tant qu'« activité intellectuelle supérieure »,

qui est dépositaire du jugement, du souhaitable, de la guidance des comportements. C'est elle, peut-être, qui est la matière du surmoi culturel de Freud.

Comme il le dit dans sa lettre à Einstein :

« Les conflits d'intérêts surgissant entre les hommes sont donc, en principe, résolus par la violence. Ainsi en est-il dans tout le règne animal, dont l'homme ne saurait s'exclure ; pour l'homme, il s'y ajoute encore, bien entendu, des conflits d'opinion, qui s'élèvent jusqu'aux plus hauts sommets de l'abstraction et dont la solution semble nécessiter une technique différente¹⁵. »

Avec l'espoir que les conflits d'intérêts, renoncement pulsionnel oblige, se transforment en conflits d'opinion. Nous verrons que l'opinion, dans sa matière psychique même, est à la fois détournement, au profit du débat, de la pulsion d'agression, et en même temps aide au surmoi dans son rôle de restriction et d'introjection.

De la culture à l'opinion

Avant de poursuivre notre progression, récapitulons ce qui vient d'être dit. Tout part des thèses avancées par Freud dans *Malaise dans la culture* et du pont qu'il construit entre les exigences premières du psychisme, confronté aux pulsions, et le monde de la culture, décrit ici audacieusement comme une formation réactionnelle permettant de faire société et de sortir de l'état animal.

Dans ce paradigme, la culture y est définie comme une production intellectuelle, mais aussi comme un ensemble de dispositifs ayant pour objet de régler les rapports des hommes entre eux, de régler les conflits d'intérêts, de jouer, grâce au surmoi culturel, le rôle de conscience morale.

À partir de là, j'ai commencé à faire ce que l'on pourrait appeler un « coup en extension », avec Freud, mais aussi à partir de Freud. La question initiale étant, je le rappelle, de mieux comprendre « pourquoi nous pensons ce que nous pensons », étant entendu que cela ne concerne pas directement la « haute culture », mon propos n'est pas d'expliquer comment les savants, les ingénieurs, produisent leur savoir. Ce coup en extension consiste bien plutôt à définir le cœur de la culture, c'est-à-dire la façon dont la culture s'y prend pour régler les rapports des hommes entre eux.

15. S. Freud, A. Einstein, *Pourquoi la guerre ?*, Paris, République des Lettres, 2015.

La thèse est simple : dans toutes les sociétés connues, même si cela se décline de façon très différente, nos modes de vie, nos mœurs, nos conflits, nos structures familiales – tout ce qui fait la spécificité de la communauté ou de la société dans laquelle nous vivons, ce qui fait le cœur de la culture –, sont le produit de choix, de préférences, de valeurs, qui se cristallisent sous la forme d'opinions que nous partageons, auxquelles nous adhérons, ou que nous repoussons, dans le cadre de débats, avec nous-mêmes ou avec les autres.

Ces opinions et ces débats ont valeur au présent, mais sont aussi l'héritage de débats et d'opinions du passé, qui se sont reproduits, à l'identique ou en mutation, au fil des générations. C'est l'ensemble formé par ces opinions que l'on appelle la culture. Cela reste à établir, et je vais m'y employer tout au long du chapitre suivant. Si j'y parviens, il s'agira alors de démontrer – ce n'est pas une mince affaire – que *les opinions sont un ensemble de formations réactionnelles qui relèvent du domaine des pulsions et du surmoi.*